

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6a. ANNÉE.

"Le tronc chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNÉE. 12s. 6a.

BUREAU DE RÉDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, MERCREDI, 3 Janvier 1849.

BUREAU DE RÉDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

AUX ABONNÉS DE L'AMI DE LA RELIGION DE LA PATRIE.

PREMIER JOUR DE L'AN, MCCCXLIX.

Quand un nouvel an sonne on aime à regarder En arrière de soi ; on aime à contempler Les jours qui ne sont plus ; à se ressouvenir Du passé qui nous aide à prévoir l'avenir.

Dans l'histoire du monde il y a des années Où d'un même désir les nations animées, Poussées par une force immense, irrésistible, Que jete dans leurs cours une main invisible, S'élancent vers le but vers lequel une voix Qui émane de Dieu, les appelle à la fois. Ignorant l'avenir, elles vont en avant, Sans voir ou les conduit le bras du Tout-Puissant. Ainsi quand s'élançant des forêts Scandinaves Les yeux d'Attila, les Huns et les Bataves Abandonnaient le Nord pour chercher au Midi Une terre nouvelle, un ciel plus attiédi ; Et quand les Turcomans, ces fuyouches guerriers, Abandonnant aussi leurs sauvages foyers, Venaient dresser leur camp sous les murs d'Andrinople, Le bot c'était alors, Rome et Constantinople. Ils venaient de par Dieu, avec leur forte épée, Graver, sans le savoir, une immense épopée, Planter un nouveau monde, avenir inconnu, Sur ce monde romain qu'ils n'avaient jamais vu.

Dans l'année qui finit, les peuples se levant Au cri de liberté, sur le vieux continent Arborent l'étendard de la fraternité Et proclament partout la sainte égalité. Est-ce un monde nouveau qu'ils viennent ouvrir A nos yeux étonnés ? Un heureux Avenir Doit-il sortir pour eux de ces convulsions, Compagnes obligées des révolutions ? (De ce drame terrible inquiets spectateurs, Plaise au ciel que jamais nous n'en soyons acteurs.) Nous savons seulement que le mot liberté Qui remue aujourd'hui toute l'humanité, Promène son drapeau des bords de la Baltique Aux rives enchantées de la Mer Italique.

L'Irlande en proie aux maux accumulés sur elle Par la fièvre Albion son ennemie mortelle, Tourmentée tour à tour, par la faim et la haine Lève ses bras flétris pour secouer sa chaîne, Et retombe impuissante après un vain effort Dans ces convulsions qui précèdent la mort. Sa puissante ennemie, la marchande Angleterre, Présente de nos jours aux regards de la terre, Le spectacle étonnant d'être dans le vieux monde, Exempte de ce mal qui ravage et inonde Toutes les nations ; ce délire insensé Qui fait que chaque peuple en niant son passé, Se prépare à lui-même une tombe sanglante. Entourée de périls, on dit que dans l'attente D'un grand événement préparé en silence, Par ces libres idées dont la toute-puissance Brisant tout ce qui fut jusque là respecté, Enfante la licence au lieu de la liberté, Elle veut prévenir par des concessions L'Essai toujours fatal des révolutions. En vain les partisans du turbulent Chartisme Ont voulu l'an dernier, au vieux conservatisme, Enlever d'un seul coup le privilège antique D'être le maître seul de la chose publique. Abattus cette fois ils espèrent encore D'une ère désirée revoir bientôt l'aurore. Pour briser ce colosse il faut plus d'une année Tant il est fort et grand ; gigantesque araignée Qui va tendre sa toile aux cinq parties du monde.

En révolutions la France si féconde, Se levant furieuse au cri de la Réforme, En un pouvoir vengeur tout à coup se transforme ; Relève en février les pavés de juillet, Et remporte en trois jours un triomphe complet. Puis calme en son triomphe, et vainqueur magnanime, Elle laisse échapper dans un oubli sublime Son vieux roi du neuf Aout, cet imprudent vieillard, Qui s'appuyait enfin, mais il était trop tard, Qu'un roi qui veut brider le désir populaire, Est renié par le peuple armé dans sa colère De son veto puissant, de ce seul droit divin Dont Dieu en le créant dota le genre humain. Après les jours heureux viennent les jours de deuil, Et Paris tout entier pleurant sur un cercueil, Maudit le jour fatal où sa triste fureur.

Pour victime a choisi son bien aimé pasteur. On dit que répudiée, la jeune république Contre elle a maintenant Popinion publique ; Que la majorité d'une commune voix, Nomme Napoleon pour l'être de son choix.

Italie ! Italie ! comment donc se fait-il Que PIE NEUF aujourd'hui se prépare à l'exil ? On oublie donc bientôt sous ton ciel si vanté ? Rome, tu nous l'as dit, il avait mérité D'être de ton hommage un éternel objet. Il avait tout donné à son heureux sujet ; Partageant avec lui le suprême pouvoir, Il avait contenté son légitime espoir. Tu es toujours le même, ô vieux peuple Romain ! Toujours du Capitole le roc Tarpéien, Est le proche voisin. Encombrant le Corso, Naguères tu criais : Viva Pio Nono ! A toi gloire et honneur, sauveur de l'Italie ! A toi tout notre amour, père de la patrie ! Et toi qu'aujourd'hui furieux, ménaçant, Tu lances ton boulet contre le Vatican ! Honte à vous, vieux Romains ! car il faut maintenant, Que le peuple Français, que l'Anglais Protestant Vienne offrir au pontife un asile certain Que peut-être chez vous il chercherait en vain. Mais pendant que l'Europe en proie à l'anarchie, Croit marcher à grand pas vers la démocratie, Le peuple américain, dans son essort puissant, Vers son grand avenir marche à pas de géant ; Posant un pied hardi sur le Chimborazo, Plante son étendard aux murs de Mexico ; Choisit son Président, et d'un vote flatteur De Eucavista couronne le vainqueur.

Salut, O Canada ! salut, ô ma patrie ! Plus heureux que le monde à qui tu dois la vie, Tu possèdes déjà l'heureuse liberté Que veut en vain saisir son bras ensanglanté. Puisses-tu conserver dans les temps à venir De tes institutions le noble souvenir ; Puisse l'éducation dissipant le nuage De ces vieux préjugés qui n'ont rien de notre âge, Faire toujours de toi un peuple heureux et sage En conservant tes lois, tes mœurs et ton langage. Nous avons eu aussi dans notre politique Une révolution grande mais pacifique. Depuis plus de quatre ans régnaient sur le pays Des ministres torques éternels ennemis Des Canadiens-Français. Stupides et méchants, Pour opérer le bien ils étaient impuissants ; Chisellers effrontés de la caisse publique, Achevaient à prix d'or la horde famélique Des avides ventrus, et par la violence, Des voteurs libéraux s'assuraient le silence. Ne pouvant résister au parti libéral, Ils prennent un moyen qui leur devient fatal ; En appellent au peuple, et la majorité, Rejetant de mépris ce pouvoir éhonté, Par un vote unanime envoi au parlement, Le parti libéral plus fort et plus puissant. Aussitôt il se forme un nouveau ministère Depuis longtemps nommé par la voix populaire : Lafontaine, le chef du parti canadien, Et de nos intérêts le plus ferme soutien ; René Edouard Caron, qui avait mieux aimé Être de son haut poste injustement privé, Que de prêter la main à ces basses menées Contre les libéraux constamment dirigés. T'oujours il recevra de la postérité Un tribut de respect justement mérité ; Taché, qui s'illustra aux champs de Chateaugay ; Viger, le patriote, et le prudent Leslie, Tels sont les nouveaux noms que le peuple vainqueur Salue, fier et content, d'un cri triomphateur. Ministère nouveau, tu es fort et puissant. Nous attendons de toi quelque chose de grand, Quelque chose qui rende à notre beau pays, En richesse, en bonheur, ce que nos ennemis Lui avaient enlevé. A cette noble tâche, Tu devras travailler sans trêve, ni relâche. Marche donc, intrépide à ce but glorieux ; Marche sans écouter les cris officieux Des hommes qui pourraient briser ton avenir. Marche sans que jamais ne puisse t'affaiblir D'ambitions déçues l'impuissante colère. Tu parviendras au but, car tu es populaire.

Salut, ô nouvel an ! On dit que tu apportes Bien d'amères douleurs. Qu'en frappant à nos portes Tu devras nous laisser pour carte de visite Ce fléau du Seigneur, cette fièvre maudite, Qui déjà par deux fois a jeté parmi nous La terreur et la mort. Oh ! nous le savons tous Que ce mal est terrible, implacable et cruel ! Que l'on s'écrit bien vite à son souille martel ! Quo frappé le matin on ne voit pas le soir, Tant ses coups sont puissants et laissent peu d'espoir.

Mais la douleur pour nous n'est pas chose nouvelle. De ses coups redoublés victime contr'elle, Québec a bien appris ce que c'est que souffrir, Ce que c'est que pleurer, ce que c'est que gémir. Et d'abord, l'incendie s'y prenant à deux fois, Brûle en quelques instants, dans l'espace d'un mois, Les toits hospitaliers des deux tiers de la ville ; Puis pendant une année il repose tranquille. Mais retrouvant bientôt sa puissance invincible, Il revient à nous plus calme et plus terrible ; Et il faut lui livrer, Minotaure nouveau, Nos frères bien aimés dans un brûlant tombeau. Puis ensuite ce fut la fièvre typhoïde Apportée sur nos bords par ce peuple livide, Pâle et mourant de faim que la dure Albion Jette à ses colonies : malheureuse nation Qui tombe en mandisant le pouvoir inhumain Qui la laisse mourir hôte d'un pen de pain. Puis cette année, enfin, la triste banqueroute Parant sur le commerce égaré dans sa route, Montre dans le lointain à nos yeux effrayés, Nos faubourgs travailleurs de misère accablés. Tu vois, ô nouvel an, que nous savons souffrir. Avec un tel passé, on craint peu l'avenir. Nouvel an, parmi nous, tu es le bien venu. Quelque soit le malheur en tes flancs contenu, Messager de douleur ou bien de réjouissance Tu apportes le temps. Le temps c'est l'espérance !

O. C.

DU PRÊTRE ET DU SPIRITUALISME DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ.

Lecture faite devant l'Institut Canadien de Montréal, par ETIENNE PARANT, ECR.

Messieurs,

Vous comprendrez facilement l'union des mots prêtre et spiritualisme que présente ce titre, quand je vous aurai dit qu'à mes yeux et dans le sujet dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, les idées qu'ils expriment sont inséparables, ne font qu'une pour ainsi dire. Dans le cours de ma thèse, le mot spiritualisme exprimerait tout ce qui tient à l'âme humaine, à ses sentiments, à ses aspirations, à ses besoins, par opposition à ce qui, chez l'homme, tient aux sens, à leurs désirs, à leurs affections, comme aussi à leurs besoins, ce que j'appellerai matérialisme. Or le prêtre qu'est-ce autre chose que le spiritualisme personnifié, le spiritualisme en action au sein de la société ? Le prêtre, n'est-ce pas l'esprit, dégagé de la matière, parlant aux hommes des choses spirituelles ; révélant à leur intelligence, faisant fructifier dans leurs cœurs, les éternelles vérités, dont la main du créateur a déposé les germes au fond de l'âme humaine ? Sous ce point de vue, l'on voit qu'en parlant du prêtre, je ne pouvais guère me dispenser de parler aussi un peu du spiritualisme dans ses rapports avec mon sujet ; car des idées qu'on se fera sur le spiritualisme, devra dépendre l'espèce, comme le mode et la somme d'action, que l'on attribuera au prêtre dans la société politique. De même aussi de la justesse des idées que prêtres et laïques se formeront là-dessus, dépendra le progrès continu de l'humanité ; comme aussi les temps d'arrêt seront dus principalement, aux idées fausses ou incomplètes qui auront cours sur le même sujet. C'est la ferme conviction que j'ai de la vérité de cette double proposition, jointe à l'observation qu'on n'a pas eu toujours et partout des idées justes et saines à cet égard, qui m'a fait entreprendre le présent travail : ébauche imparfaite que je vous livre, jeunesse studieuse, comme pouvant contenir quelques considérations dignes de vos méditations, quelques matériaux, au moins, dont vous pourrez tirer quelque parti dans le cours d'une carrière qui sera, je n'en doute pas, une des plus brillantes et des plus utiles, qu'aucune génération ait encore fournie dans notre pays.

On vous l'a dit souvent, et j'aime à vous le répéter, la patrie a conçu de vous les plus grandes espérances en vous voyant vous associer pour mieux cultiver votre intelligence, au lieu de faire, comme beaucoup de vos devanciers, perdre les loisirs de vos plus belles années dans des vaines dissipations, et à la recherche de plaisirs évanescents et abrutissants. Ainsi n'ai-je qu'une crainte pour vous, c'est que voyant la supériorité que vous ne manquerez pas d'acquiescer bientôt sur vos aînés, sous le rapport de la culture intellectuelle, vous ne soyez tentés de vous croire aussi leurs supérieurs sous le rapport de l'expérience, qui ne s'acquiert que par un long commerce avec les hommes et les choses. Permettez-moi donc de vous mettre en garde contre ce danger, en vous rappelant que si la sensualité fit perdre le paradis terrestre à nos premiers parents, l'orgueil fit perdre le paradis céleste aux plus élevés d'entre les anges.

Je n'ai pas besoin de vous faire appercevoir combien est vaste le sujet dont je vais vous entretenir : il l'est à tel point que, pour le traiter convenablement, ce n'est pas une simple lecture, mais bien un cours ou un livre qu'il m'aurait fallu composer, si j'en eusse eu le temps et la capacité. Vous ne serez donc pas surpris de voir certaines propositions manquer des développements qu'elles auraient demandés ; d'autres présentées comme admises, qui auraient peut-être exigé quelque démonstration ; d'autres enfin qui se feront remarquer par leur absence ; je compte sur votre indulgence pour suppléer à toutes ces lacunes ; et j'entre en matière.

L'histoire nous apprend que, lors de l'avènement du christianisme, et longtemps déjà auparavant, une profonde inquiétude s'était emparée de tous les esprits pensants. On avait devant les yeux cette immense fabrique de l'Empire Romain, et on ne lui voyait pas de fondement moral. L'amour de la patrie divinisé avait été jusque-là un principe de vie et de force morales pour les nations de l'antiquité ; mais cet élément vital du monde payen venait d'être broyé sous les pas des légions romaines. Rome avait-elle au moins des Dieux à donner à l'univers asservi ? Hélas ! Cicéron avait dit déjà que deux augures ne pouvaient plus se regarder sans rire. Que restait-il donc au monde pour l'empêcher de retomber dans le chaos ? La force physique, rien que la force physique. Or on savait qu'on ne gouverne pas les hommes avec la force physique seule. Le colosse romain était